

## La vie de Freud

Marie-Jeanne Segers

(141)La psychanalyse oriente vers une visée singulière du vrai qui fut la constante préoccupation de Freud. C'est le point de vue que j'adopte ici, fidèle au propos de Freud lui-même : « Ma vie n'a d'intérêt que dans son rapport avec la psychanalyse »<sup>1</sup>. Vous êtes en droit de vous demander de quelle vérité il s'agit ; la réponse se trouve précisément chez Freud, encore qu'elle puisse prêter à diverses interprétations. Même si la doctrine freudienne reste ouverte aux interprétations, aux nouveaux développements et aux corrections, il existe quelque chose comme la vérité de Freud lui-même, que l'on repère dans la manière dont il est arrivé aux questions qu'il a posées puis aux réponses qui ont suivi, par son travail assidu comme en témoignent ses publications et sa correspondance .

Octave Mannoni<sup>2</sup> déclare : « De son histoire dans le milieu médical de (142)Vienne, on pourrait tirer l'existence d'un médecin juif, pauvre et passionné de recherche, attendant quelque succès qui lui donne renom et situation. On ne pourrait pas en tirer qu'il entrerait violemment en opposition avec ce milieu au nom de la découverte de l'inconscient. Cette découverte n'avait, soit dit au passage, rien de moderne puisque Freud a pu écrire de lui-même : "L'auteur de *L'interprétation des rêves* a osé prendre le parti de l'antiquité et de la superstition populaire contre l'ostracisme de la science

1. Cité par O. Mannoni, in *Freud*, Paris, Seuil, Ecrivains de toujours, 1986.

2. Le texte qui suit est inspiré et suit fidèlement la biographie de Freud par Octave Mannoni, récemment rééditée.

positive" (Gradiva) ». Qu'elle aille à contre-courant, fait partie de l'essence de l'analyse et, quelles que soient les apparences, il devrait toujours en être ainsi. C'est à ce titre que l'on peut déclarer que Sigmund Freud a fait l'histoire plus qu'il n'a été fait par elle, en dénote la réputation d'auteurs qui ont eu une influence sur Freud et qui sont encore connus aujourd'hui pour leur importance dans sa pensée.

Sigmund Freud est né le 6 mai 1856 à Freiberg, en Moravie. *Sigmund* est le prénom par lequel il remplacera, à 23 ans, le prénom *Sigismund* reçu à la naissance. Après avoir passé l'essentiel de sa vie à Vienne, il meurt à Londres en 1939, où il est autorisé à se réfugier grâce à l'intervention de la princesse Marie Bonaparte. C'est aujourd'hui dans sa maison de Londres que l'on peut admirer son bureau, sa bibliothèque et ses objets personnels et visionner des films impressionnants – puisqu'il s'agit de la mort et de la pulsion de mort qui l'avait tant interpellé – sur les dernières années de sa vie et sur la montée du nazisme.

Les parents de Freud étaient commerçants ; des difficultés financières les avaient conduits à Vienne avec leur famille. A la naissance de Sigmund Freud, son père Jacob a 41 ans et deux enfants d'un premier mariage, Emmanuel et Philippe. Emmanuel a un fils, John, qui a un an de plus que son oncle Sigmund ; John sera le principal camarade de jeu de Freud. La mère de Sigmund a 21 ans, c'est son premier enfant ; elle en aura six au total. A la fin de ses études secondaires, à 17 ans, Freud est félicité pour son style en allemand ; il a déjà beaucoup lu en plusieurs langues. Il décide, sans grande conviction, de faire des études de médecine et découvre à l'université les préjugés antisémites. Il entreprend des recherches en laboratoire (dans le domaine de l'anatomopathologie) avec Ernst Brücke – dont il donnera le prénom à un de ses fils – mais il n'est pas nommé à l'université parce qu'il est juif. Dans l'intervalle, il rencontre Martha Bernays dont il a l'intention de faire son épouse ; il est contraint d'entreprendre une pratique de la médecine pour faire vivre sa famille. On ignore généralement que c'est en tant que (143)neurologue qu'il entreprend cette pratique. Il publie une vingtaine d'articles de neurologie, et ensuite un ouvrage sur l'aphasie. Il se lie d'amitié avec J. Breuer, son aîné de 14 ans, qui l'aidera moralement et financièrement. Breuer lui raconte son expérience avec Anna O.

## L'hystérie

Aussitôt entamée sa pratique de la médecine, Freud entreprend de voyager et pour mieux comprendre l'hystérie, il se rend en premier lieu chez Jean Martin Charcot – dont il donnera le prénom à un de ses enfants – à La Salpêtrière ; il découvre l'hypnose et la suggestion : Charcot observe l'hystérie et l'*aura* de son personnage l'alimente ; il en connaît l'origine sexuelle, mais n'en fait rien ; il niera même en avoir fait état. Charcot utilise l'hypnose à des fins de diagnostic différentiel ; il est à l'origine de la distinction entre la psychiatrie et la neurologie. Freud est très impressionné par Charcot et va jusqu'à traduire les œuvres de ce dernier en allemand. Freud rencontre Bernheim et Liébault à Nancy. Ces derniers ont recours à la suggestion hypnotique. Freud publie

*L'aphasie* (1891) et *Le Projet pour une psychologie scientifique* (1895), deux ouvrages qui visent à jeter des ponts entre la neurologie et la psychologie ; il a 35 ans.

Sa collaboration avec J. Breuer prend corps et la méthode cathartique est nommée comme telle (voir le cas de Emmy von N). A l'hypnose est associée une cure par la parole ; la découverte des traumatismes de nature sexuelle et la décharge émotionnelle qui l'accompagne engendrent la levée des symptômes. Le traumatisme résulterait de la séduction de l'enfant par un parent (plus exactement le père) ; le souvenir de cette séduction devient traumatique à la puberté. Cette conception évolue vers une théorie de la séduction généralisée. Il faudra abandonner cette théorie : tous les pères ne peuvent pas être incestueux. La découverte de la suggestion faite en même temps que le recours à l'hypnose, même si elle paraît aujourd'hui moins importante, est à souligner ; ainsi dans *Ma vie et la psychanalyse*, Freud déclare : « Les succès du traitement électrique (si tant est qu'il en ait) ne sont dus qu'à la suggestion du patient par le médecin ». Bref, quelle que soit sa méthode, Breuer supprime les symptômes par la parole et les expériences de Breuer montrent qu'il existe une « pensée séparée de la conscience ». La suggestion à ce stade, comme c'était le cas chez Charcot, occupe une grande place dans la démarche thérapeutique (144) qui ne peut pas encore être qualifiée de psychanalytique.

Ce chemin a permis d'échapper à la ségrégation traditionnelle qui jette la « folie » sur le malade et enferme le thérapeute dans une « raison » qu'il faut bien qualifier, dans ces conditions, d'impuissante. Freud le premier a reconnu chez lui-même les phénomènes qu'il décrivait et dont il découvrait l'existence, la superstition, l'identification à l'hystérique, etc. Il n'a pas seulement contribué à réviser fondamentalement la conception de la pathologie et de la normalité, il a invité les analystes à répéter l'expérience en prenant la position du malade au cours de leur propre analyse.

Tous les premiers efforts pour comprendre l'hystérie témoignent des difficultés de Freud à énoncer cette théorie comme il convient, car il est lui-même impliqué directement dans ses « découvertes ». On le sait, la psychanalyse n'est pas assurée de son avenir parce qu'elle est exposée à être « récupérée » par les modes de pensée traditionnels. Son origine officielle dans le souci de guérir certaines maladies nerveuses (l'hystérie) couvre encore de son ombre tout ce que la psychanalyse a révélé être par la suite. En effet, cette origine implique que la santé mentale ressemble à la santé physique, c'est-à-dire qu'elle va de soi et que le rôle du psychanalyste est d'y ramener les patients égarés par quelque accident de parcours. Cette attitude ne réside en rien d'autre qu'enrôler l'analyste lui-même parmi les diverses puissances de refoulement. De la même manière, Freud a été fasciné par Charcot comme l'étaient les hystériques elles-mêmes et c'est au prix d'un effort considérable qu'il pourra quitter la théorie de la séduction pour la fameuse et décisive conception du complexe d'Oedipe.

Or si l'on y prête attention, l'analyse a une autre origine que ce point de départ médical : Charcot n'a pas entraîné Freud à sa suite ; il ne l'a pas enfermé dans la conviction que l'hystérie était une maladie dont on pouvait élaborer

l'étiologie comme celle des autres maladies. Au contraire, Freud s'est trouvé dans un rapport à Charcot identique à celui que les hystériques avaient avec ce même Charcot. Il lui a fallu longtemps avant de savoir ce que cela voulait dire. Il a élaboré ce rapport, malgré lui, avec Fliess dans ce qu'il a appelé son « auto-analyse » ; il a su faire du « transfert » un phénomène normal et fondamental. On sait quelle devait être la suite de sa conception de l'homme, pour citer O. Mannoni, « l'homme foncièrement divisé, déchiré dans sa structure, ouvert sans cesse à quelque chose d'autre que ce qu'il imagine être (disons, (145) pour simplifier, à l'inconscient), et exposé à s'aliéner tout autant dans les barrières protectrices de la "santé" que dans les vagabondages de la "folie" ».

La fin problématique de la cure d'Anna O par Breuer amorce la découverte du transfert, unique cure que Breuer ait menée, abandonnée pour des raisons contre-transférentielles obscures dont il ne révélera qu'une partie à Freud. La division de la conscience est expliquée par la présence du refoulement : c'est volontairement que le sujet cherche à se débarrasser d'une idée incompatible. « Une telle idée n'est pas anéantie par ce rejet, elle est seulement repoussée dans l'inconscience (sic)... Mais le *résultat* est quelque chose de *différent de celui que le sujet visait* : ce qu'il voulait c'était se débarrasser de l'idée comme si elle n'avait jamais apparu, mais tout ce à quoi il arrive, c'est à l'isoler psychiquement. »<sup>3</sup>

### Fliess

Fliess est oto-rhinolaryngologue à Berlin. Freud est en admiration devant lui et l'analyse ne serait pas ce qu'elle est sans cette rencontre avec ce que Freud appellera de manière très révélatrice « un autre moi-même » ; il voyait en lui une image idéalisée de lui-même. Cela n'a rien de commun avec sa relation à Breuer ou à Charcot qui appartient à l'histoire des idées. Pourtant, avec Fliess comme avec Breuer et Jung, Freud va se brouiller : les hommes avec qui il se brouille sont ceux de qui d'abord il a beaucoup attendu. Un *élément irrationnel* est à l'oeuvre d'une rare violence que la notion de « transfert » rendra clair plus tard. Avec Fliess, Freud a fait sa propre analyse et pose en quelque sorte le modèle de l'analyse (la sienne) tel que les analyses ultérieures ne pourront que le répéter.

Freud, obscurément, traite Fliess comme un *sujet supposé savoir*. Nous connaissons cette amitié par leur correspondance. Freud attend de Fliess une connaissance dont il ne possède pas le premier mot. Etrangement, ce sont trois idées « délirantes » de Fliess (délirantes au sens que donne Freud à ce terme dans *L'homme aux rats*) qui donneront lieu à trois inspirations majeures de Freud : 1) tous les humains sont soumis à une périodicité sur le mode des périodes menstruelles de la femme, 2) tous les humains sont physiologiquement (146)bissexués, 3) le nez et les organes génitaux ont la même structure. Avec ces idées, Freud entre dans le domaine particulier qu'il n'avait pas découvert avec Breuer : celui où *le savoir est porté par les accidents du désir inconscient*. 1) Le thème de la périodicité donnera lieu à la notion de répétition

---

3 *Etudes sur l'hystérie.*

et avec elle l'idée de pulsion mort, 2) la bisexualité physiologique deviendra bisexualité psychique, servant de base à la compréhension de l'homosexualité et à la conception des pulsions partielles indispensable à la construction des *Trois essais*, 3) le symbolisme sexuel du nez sera le modèle d'un type de déplacement auquel l'analyse aura affaire tous les jours.

Au cours de cette période extraordinairement troublée, troublée à la façon d'une analyse qui marche, Freud va faire ses découvertes les plus importantes et avoir les intuitions dont il a dit qu'on ne les a qu'une fois dans sa vie. Ce n'est plus le savoir de Breuer qui le fait progresser, c'est l'ignorance de Fliess qui lui fait faire un pas décisif. Il se lance dans un immense travail théorique qui donne lieu à la publication du *Projet d'une psychologie pour les neurologues*. Lecture difficile dans un langage hypothétique d'une neurologie à constituer ; les idées les plus sûres seront reprises dans le fameux chapitre VII de *L'interprétation des rêves*, mais cette fois sous forme d'un modèle fictif sans rapport avec la neurologie : la métapsychologie allait ainsi venir à la place qu'occupait la neurologie.

Le véritable travail théorique se poursuivra plus tard ; pour l'instant Freud se sent dans un état extraordinaire où on reconnaît la situation transférentielle (à distinguer de ce que Freud appelle à cette époque « les transferts »). Ce qu'on a appelé l'auto-analyse de Freud, ce qu'il a lui-même appelé ainsi pendant quelques semaines, c'est simplement la découverte de l'analyse. Le 7 juillet 1897, il décrit à Fliess le transfert sans le reconnaître théoriquement : « Je continue à ne pas savoir ce qui m'est arrivé. Quelque chose venu des profondeurs abyssales de ma propre névrose s'est opposé à ce que j'avance encore dans la compréhension des névroses, et tu y étais, j'ignore pourquoi, impliqué. L'impossibilité d'écrire qui m'affecte semble avoir pour but de gêner nos relations. De tout cela je ne possède nulle preuve et il ne s'agit que d'impressions tout à fait obscures ». Il ajoute, comme les patients en analyse : « La chaleur et le surmenage doivent certainement jouer (147)un rôle dans tout cela. »<sup>4</sup>

## Oedipe

Le *trauma*, pièce maîtresse de l'étiologie de l'hystérie, éludait la notion déplaisante de sexualité infantile, la responsabilité de l'adulte seul y apparaissant ; cette hypothèse étiologique protégeait Freud de la connaissance des désirs oedipiens inconscients. Il s'aperçoit du caractère fantasmatique des séductions évoquées par les hystériques et élabore une théorie du fantasme qu'on retrouvera dans *L'homme aux loups* et la discussion relative à la réalité de la scène primitive. Il lui faudra surmonter la théorie du *trauma* car c'est elle qui barre le chemin à la conception du *complexe d'Oedipe*. Le drame oedipien s'annonce par un rêve (désir pour sa fille Mathilde)<sup>5</sup>. Enfin, une analyse a eu lieu, le modèle de toutes les autres ; cela ne s'organisera pas tout de suite, ni

---

4 *Naissance de la psychanalyse*.

5 Mannoni, pp. 61-61.

sans difficultés, car tous les éléments découverts par Freud viennent d'horizons très différents. Ce sera fait en 1907 avec *L'homme aux rats* quand tout dépendra encore une fois du transfert du vœu de mort inconscient dont Freud sera l'objet.

Freud a écrit le 14 novembre 1897 : « L'auto-analyse est réellement impossible. Je peux seulement m'analyser au moyen de ce que j'apprends du dehors (comme si j'étais un autre). *S'il en était autrement, il n'y aurait pas de maladie.* » Fliess, par sa seule existence à Berlin, en *mobilisant le désir inconscient* a rendu cette étrange aventure possible. Freud a fait en sorte qu'elle puisse se répéter et elle se répète tous les jours, même chez les analystes qui ne le savent pas.

### **Le rêve**

La « voie royale de l'inconscient » joue un rôle important dans l'analyse originelle ; elle est en outre du plus haut intérêt en tant que « phénomène pathologique normal » ou phénomène normal le plus adapté pour aider à comprendre les phénomènes pathologiques. La psychanalyse n'est plus confinée à la pathologie : la censure s'est déplacée à l'intérieur de chacun de (148) nous. On peut aller plus loin encore en disant que la « pathologie » est dans l'inconscient de chacun. Le rêve cumule trois avantages qui n'échappent pas à Freud : moyen d'accès à la connaissance des pensées inconscientes du patient, meilleur moyen de parvenir à une connaissance théorique de l'inconscient, meilleur chemin pour amener les lecteurs à admettre l'existence de l'inconscient.

Pour en arriver là Freud, doit d'abord s'assumer comme malade et entreprendre de se « guérir » lui-même. Freud applique l'interprétation à ses propres rêves. La première analyse systématique, et non pas complète, d'un de ses rêves est celle de *L'injection faite à Irma* qui est le premier des exemples de *l'Interprétation des rêves*. Tout rêve a un « ombilic » par où il communique avec l'inconnu, soit que les associations soient bloquées, soit que la décence interdise de communiquer leur contenu. L'analyse d'un rêve n'est jamais terminée. L'explication du rêve servira de paradigme à l'explication des symptômes. Comme l'écrit Freud : « Quiconque n'a pas réussi à expliquer l'origine des images du rêve cherchera vainement à comprendre les phobies, les obsessions, les idées délirantes, et à exercer sur elles une influence thérapeutique. »<sup>6</sup> Le rêve est un modèle : un modèle de l'hallucination, du délire, comme le deuil sera le « modèle » de la mélancolie. En 1917, Freud les rapprochera - le rêve, le sommeil, l'amour et le deuil - qui ont en commun d'être normaux et de faire exception à l'état psychique habituel et d'autres raisons qui apparaîtront après la conception du *narcissisme*.

Vous apprendrez que le rêve représente la réalisation d'un désir ; son élaboration se fait au moyen de la condensation et du déplacement (de la symbolisation et l'élaboration secondaire). Le texte du rêve (donné par le rêveur) a été comparé à un texte à traduire, mais il ne s'agit là que d'une

---

6 Préface à la première édition de *l'Interprétation des rêves*.

comparaison approximative (le texte manifeste renvoie à une pensée latente). La « pensée » du rêve est en elle-même claire et logique, mais elle n'est pas l'*Inconscient*, bien qu'elle soit *inconsciente* ; c'est le texte du rêve qui est marqué par le travail de l'*Inconscient*. Les distorsions du texte vont nous renseigner sur la « syntaxe » de l'*Inconscient*, celle des fameuses « formations de l'inconscient ». On retrouve ici une conception qui sera développée dans *Le Mot d'esprit*. Autrement dit, les pensées latentes sont transformées selon des règles (149) différentes de celles qui régissent notre discours à l'état de veille (qui seraient celles de la traduction). Les mécanismes du rêve sont beaucoup plus compliqués : symbolisme, censure, pensée par images, bref tout ce qui signe l'intervention du processus primaire.

« Le sens des rêves révèle l'existence des deux processus, et surtout que le processus primaire est au service du désir inconscient. Le transfert du désir inconscient sur les images, sur les "restes diurnes" présente un cas particulier que Freud a noté : le cas où l'image de l'analyste fonctionne comme un vulgaire "reste diurne" et supporte le transfert du désir. Ce n'est, dit Freud, qu'un cas particulier, et cela ne fait aucune différence, qu'il s'agisse de l'image de l'analyste ou de n'importe quelle autre image. Il faut s'entendre : cela ne fait aucune différence du point de vue de la métapsychologie. C'est le même mécanisme. Freud n'a pas remarqué que le transfert sur l'analyste va occuper la place de l'hypnose, et même que c'est cela qui va donner l'explication des effets de l'hypnose ! Pour Breuer, l'hypnose supprimait la "rétention" hystérique. Pour Freud, le transfert va au travers des résistances, entamer le refoulement du désir inconscient et, à ce titre devenir l'instrument de la cure, comme l'hypnose l'était pour Breuer. Or, le point de départ en a été la théorie du transfert du désir sur les restes diurnes dans le rêve. »<sup>7</sup>

Il n'y a aucune raison de cacher la complication de la métapsychologie freudienne mais cela nous entraînerait trop loin ; on peut tout de même dire ici qu'un désir inconscient remontant à l'enfance et réveillé par un désir actuel, se transfère sur une pensée normale et l'entraîne, la plonge dans le monde de l'*Inconscient* où elle est soumise aux lois de la syntaxe qui y règnent, soit les lois du processus primaire (qui traduit les mots en images comme un faiseur de rébus). En même temps, cette pensée suit un chemin qui la conduit à l'extrémité de l'appareil psychique chargée de la perception. De ce fait, la pensée devient perception, c'est-à-dire hallucination d'une scène qui représente, plus ou moins ouvertement la satisfaction du désir. Voir à ce sujet le chapitre VII de *L'interprétation des rêves*. Dans ce chapitre, la topique de l'« appareil psychique » suppose plusieurs instances que le « processus d'excitation » parcourt dans le sens de la flèche, jusqu'à la « motricité », au-delà du (150) préconscient (Pcs). Le rêve régresse en sens inverse en traversant l'inconscient (Ics) et les différentes inscriptions mnésiques (Mnem) jusqu'à la perception (Pcpt) où il devient hallucination.

Sur ce point, Jung se séparera de Freud ; considérant à tort que la pensée du rêve vient des « profondeurs » de l'*Inconscient*, Jung fera de l'analyse une

---

7 Octave Mannoni, p. 80.

herméneutique pour lire les grandes révélations de l'Inconscient. Freud quant à lui, ne cherche dans celui-ci qu'une « pensée normale » refoulée et transformée par le « travail » du processus primaire. Avec la théorie du rêve, les fondements de la psychanalyse sont solidement posés et un grand nombre de travaux ultérieurs vont découler directement de celui-ci : la *Psychopathologie de la vie quotidienne*, *Le Mot d'esprit dans ses rapports avec l'inconscient*, l'analyse de la *Gradiva* de Jensen, l'analyse de *Dora*, et celle de *l'Homme aux rats*.

On s'aperçoit, et ceci est très important quant à la nature de l'objet même de la psychanalyse, qu'aucun « symbolisme », aucune habileté à deviner les énigmes, ni même aucune science de la pensée inconsciente ne pourrait fournir une interprétation sur la seule base du texte du rêve : il faut les associations du rêveur lui-même. (important sur la question du « secret » : le rêveur possède en quelque sorte un secret qu'il faudrait lui extorquer. Secret que l'on retrouve également dans la notion d'ombilic du rêve qui renvoie au sens à l'infini, aux limites du sens et qui *désigne* plus qu'il n'exprime de manière univoque).

Dans *Le rêve de l'Oncle Joseph*, dont l'analyse est reprise par O. Mannoni, Freud a de bonnes raisons d'être nommé professeur puisque parmi ceux qui ont été nommés avant lui, l'un est faible d'esprit, l'autre est criminel : « J'ai donc toutes mes chances ». Freud passe par association à son ambition : une paysanne à sa naissance a prédit qu'il serait un grand homme ; un diseur de bonne aventure, qu'il serait premier ministre. Le désir d'être nommé le ramène à un désir plus ancien (l'attirant à lui) un désir de son enfance : avant de désirer prendre la place du ministre, il a désiré prendre la place de son père.

### **Psychopathologie de la vie quotidienne**

Si Freud cherchait dans le rêve un modèle, il va tenter d'étendre celui-ci aux champs voisins et, dans la *Psychopathologie de la vie quotidienne*, ce sont les (151)exemples eux-mêmes qui l'intéressent. Il n'a cessé d'apporter de nouveaux exemples aux éditions successives, considérant que ceux-ci démontrent la pertinence du modèle construit à propos du rêve et de l'hystérie, et ce sur un mode beaucoup plus accessible aux non spécialistes. Il soutient dans le dernier chapitre la thèse d'un déterminisme psychique absolu. L'ouvrage traite des lapsus, oublis de noms propres, erreurs, actes manqués, de la superstition et des souvenirs-écran.

Officiellement, les *lapses* n'avaient pas de sens, même si les romanciers et les dramaturges les utilisaient pour laisser entrevoir les pensées secrètes de leurs héros. Le lapsus utilise les éléments verbaux, d'une manière qui laisse clairement reconnaître le déplacement et la condensation, effets du processus primaire découverts dans l'analyse du rêve, mais s'appliquant aux mots eux-mêmes : le lapsus utilise les similitudes entre les éléments condensés ou déplacés, mais il n'a pas sa cause en eux. Autrement dit, le lapsus a un dessous, un autre discours inconscient, latent, qui vient se mêler au discours manifeste. Le « travail du rêve » s'exerce sur une « pensée » que le préconscient a mise sous forme verbale et dont il doit faire une sorte de rébus (le contenu manifeste) : il les change autant qu'il le faut pour trouver les similitudes et les accidents qui lui sont favorables. C'est ainsi que procèdent le poète ou



l'humoriste. En revanche, si les lapsus se font « tout seuls », le mécanisme est le même : simplement, les mots se sont présentés qui épargnaient une partie du travail, comme par une sorte de « complaisance » verbale.

*L'oubli des noms propres*, avec le célèbre exemple de Signorelli, va nous faire voir la contrepartie de ce mécanisme : là c'est le mot que nous croyions contrôler et qui nous échappe, entraîné dans le refoulement avec le discours inconscient. Freud l'analyse comme le rêve en cherchant des associations dans le matériel manifeste. Freud conclut avec une phrase que l'on retrouve dans *L'interprétation des rêves* : « Par le biais d'associations superficielles, une chaîne de pensées refoulées s'empare d'une impression innocente récente et l'entraîne avec elle dans le refoulement. Le même mécanisme qui provoque la substitution des noms de Botticelli et de Boltraffio (à celui de Signorelli) régit aussi la formation des pensées obsessionnelles et des paranoïaques. »

L'ultra-clarté des *souvenirs-écrans* est le signe d'un déplacement : les lois de la conservation des souvenirs de la petite enfance se révèlent surprenantes. (152) Des éléments importants et frappants ne laissent aucune trace, d'autres souvenirs, étonnamment insignifiants semblent imprimés avec une netteté particulière. Ce qui est déplacé, c'est l'importance elle-même autrement dit l'intensité psychique. Freud analyse un de ses souvenirs-écrans (qu'il présente comme venant d'un autre) en le racontant exactement comme un rêve (cf. « le bouquet de fleurs jaunes »). Comme dans le rêve, le déplacement ne s'est pas fait d'un souvenir d'enfance refoulé vers un souvenir ultérieur. Ce sont des fantaisies très postérieures, datant de l'adolescence, qui ont été projetées dans le passé, sous la forme d'un souvenir.

La *superstition* était familière à Freud (1907 devait être la date de sa mort, crainte superstitieuse fondée sur des calculs de Fliess). Lorsqu'il parle de celle-ci (lettre à Martha) on voit clairement que c'est sa propre superstition qu'il analyse. Ceci nous renvoie à son article sur *La Négation* qui paraîtra beaucoup plus tard. Reconnaître l'existence des tendances superstitieuses est une condition préalable à leur analyse ; elles s'expliquent par la projection sur le monde extérieur de tendances hostiles méconnues. Ce qui serait de l'ordre des événements extérieurs, s'explique en réalité par une motivation inconsciente. Aussi l'attitude superstitieuse de Freud ne s'accompagnait d'aucune crédulité : reconnaissant la superstition comme une partie de la constitution psychique humaine, refusant de la *nier*, il l'analysait et se gardait ainsi d'y céder.

Un déterminisme régit la vie consciente et inconsciente. Si je calcule consciemment, je n'ai pas le choix des nombres ; si je prétends choisir un nombre « au hasard », je n'ai en réalité pas le choix non plus, parce que l'inconscient calcule encore mieux et que la loi de l'inconscient ne néglige aucune des « choses minimales » que la conscience néglige pour se débarrasser de ce qui l'embarrasse. Le hasard existe dans le monde matériel : on peut jouer à pile ou face, mais il n'existe pas dans le monde psychique, les coups de dés sont déterminés par l'inconscient. Ou encore, pour s'exprimer en d'autres termes, le Complexe d'Oedipe revient toujours à sa place infiltrant la réalité par le fantasme.

## Dora

(153) Freud rédige le cas *Dora* autour de deux rêves en 1901 ; il le publiera en 1905. Il s'agit d'un cas d'hystérie, pourtant la psychanalyse a cessé d'être uniquement l'étude de l'hystérie : elle est devenue la théorie du fonctionnement psychique en général. Dans l'analyse de Dora, Freud écrit : « Les plus bénignes d'entre les soi-disant perversions sont très largement répandues dans toute la population, comme tout le monde le sait, excepté ceux qui traitent ce sujet d'un point de vue médical. Ou plutôt, devrais-je dire, ceux-ci le savent également. Ils prennent seulement soin de l'oublier au moment précis où ils prennent leur plume pour en écrire. »<sup>8</sup> Si Freud a pu imaginer à ses débuts que la cause des souffrances des individus résidaient dans les interdits que la société oppose effectivement à ses désirs, il devait rapidement s'apercevoir que notre malaise tient à des raisons obscures qui constituent le fond même de la condition humaine. En plus, il est impossible d'approcher la connaissance de l'inconscient sans rencontrer la résistance qui la défend, même dans le cas où l'analyse est devenue à la mode.

Freud a rédigé en 1901 le compte-rendu de la cure d'une jeune fille de 18 ans à laquelle il a donné le nom de Dora ; il l'avait initialement intitulé *Rêve et hystérie*, d'une manière tout à fait justifiée. Elle ne paraîtra qu'en 1905 et sous un autre titre. Confirmant sa théorie du rêve, cette cure en tant qu'échec thérapeutique et reconnue comme telle, était également tournée vers l'avenir : l'échec final demandant à être compris. Ce qui donne accès aux questions nouvelles, c'est l'extrême rigueur avec laquelle Freud s'appuie sur les positions théoriques déjà assurées. Il n'a pas renoncé à la théorie du trauma : « Je n'ai pas abandonné la théorie du trauma, mais je l'ai dépassée ; c'est-à-dire que je ne la considère pas, aujourd'hui, comme incorrecte, mais comme incomplète. » Ce texte est remarquable en tant qu'histoire de cas exemplaire. En outre, il est remarquable qu'on ne puisse compléter ou critiquer le texte qu'avec des idées elles-mêmes freudiennes et, enfin, ce texte est remarquable dans sa démonstration de la théorie ultérieure de Lacan sur la fonction du signifiant et le processus primaire (le *catarrhe*, par exemple). Freud regrette de ne pas avoir été assez attentif au transfert et à l'homosexualité. Ce n'est qu'en 1914 que Freud pourra donner l'explication de l'acte de Dora (son départ) : (154) Dora a joué le scénario de son fantasme au lieu de l'analyser. Le cas est encore aujourd'hui d'une vérité et d'une actualité qui rendent sa lecture passionnante.

## La sexualité

Dès les études sur l'hystérie, plusieurs personnes proches de Freud, avaient noté l'importance de la sexualité, Breuer, Charcot notamment qui nièrent par la suite avoir tenu ces propos. Ce ne fut pas sans étonner Freud. Il venait de parler dans les *Etudes sur l'hystérie* de cet état singulier où le sujet sait tout sans le savoir « de cet aveuglement qu'on s'étonne de constater chez les mères quand il s'agit de leur fille, chez les maris quand il est question de leur femme,

---

8 Cinq psychanalyses.

chez les souverains à l'égard de leur favori »<sup>9</sup>. Il reprendra cette question complexe de *l'ambiguïté du non-savoir* en 1927 et en 1938 dans des articles sur le fétichisme et le clivage du moi.

La sexualité allait être pour lui un thème d'étude beaucoup plus vaste. Freud intervient déjà de manière très directe et même « crue », dans l'analyse de Dora à propos des questions sexuelles, considérant que cette attitude qui consiste à appeler un chat un chat est plus honnête et décente que les conversations ambiguës et les allusions équivoques, équivoques révélant la présence du processus primaire et donc du désir. Si cette attitude scandalisa le public, ce n'était rien à côté du scandale suscité par l'ouvrage sur les *Trois essais sur la sexualité*, car si une jeune fille n'était pas traitée comme un modèle de pureté, les *Trois essais* s'en prenaient à l'innocence des jeunes enfants, dont les pulsions sexuelles seraient à l'origine des perversions adultes ! De façon étonnante, mais c'était le souhait de Freud, les conceptions évoquées dans les *Trois essais* sont passées aujourd'hui dans les lieux communs, alors que *L'interprétation des rêves* suscite toujours la même surprise, la même admiration qui résulte probablement du fait qu'il nous apprend à nous orienter dans le fouillis inépuisable de la fantaisie.

C'est ici que Freud découvre l'importance du monde du *fantasme* contre la conception exclusive du *trauma*. Son instrument ici n'est plus l'interprétation. Il est obligé de distinguer le sexuel du génital, seule manière de (155)comprendre la sexualité des enfants et celle des pervers. La sexologie, avec von Krafft-Ebing et H. Ellis, recensait déjà les formes pathologiques ; on leur doit les termes de sadisme et de masochisme, mais cette sexologie ne met pas en question l'existence d'un « instinct » sexuel défini par sa finalité d'adaptation naturelle. Freud fait éclater la notion d'instinct : la pulsion<sup>10</sup> qui prend sa place n'a pas d'objet ni de but « naturels » et la sexualité « normale » doit se constituer à partir de *pulsions partielles* qui représenteront chacune une perversion dans le cas où elles échappent à cette normalisation. La révolution consiste dans la substitution de la notion de *pulsion* à celle d'*instinct*. Par la suite, il aura peu de choses à ajouter à son texte original (comme à son habitude), il n'aura qu'à enrichir l'édition originale des notions de pulsion partielle, de fixation, de régression, de sublimation, l'identification, la prévalence du phallus, les organisations pré-génitales, les théories sexuelles des enfants et l'amnésie infantile. Avec la fin d'une conception « instinctive » de l'homme, Freud met fin à une image divisée de l'homme en une moitié animale et une moitié raisonnable ; il aboutit en outre par cette révolution à la dissolution d'une illusion régnante, celle qui tend à transformer les obscurités en monstruosité.

S'appuyant sur l'analyse des adultes, Freud analyse les étapes du développement de la sexualité ; ces étapes deviendront, dans les éditions ultérieures des modes d'organisation sexuelle. Ensuite, ces modes d'organisation seront

---

9 *Etudes sur l'hystérie.*

10. Par « pulsion » on entend le représentant psychique dynamique d'une source organique d'excitation corporelle. Le *but* de la pulsion est de supprimer l'état de tension ; son *objet* lui permet d'atteindre son but.

mises en relation avec les théories sexuelles infantiles (avec l'entrée en scène des zones anatomiques ou « zones érogènes », terme hérité de la théorie des « zones hystérogènes » de Charcot). Ceci servira de base à la compréhension des pulsions partielles et leurs transformations.

L'amnésie qui couvre les souvenirs de la petite enfance rend les adultes incapables de voir cette enfance telle qu'elle est. Si aujourd'hui l'observation correcte des enfants est possible, à condition de limiter cette observation aux cas qui se soumettent à une analyse, cela n'est advenu que par les découvertes de Freud dans les analyses d'adultes, consignées dans l'écriture de son livre.

Les pulsions partielles ne se fondent jamais complètement dans une (156)résultante que l'on pourrait appeler « normale » : il y a toujours un *reste* qui est fait d'une pulsion perverse. Ce reste peut demeurer à l'état de perversion, il peut aussi être à l'origine d'un symptôme névrotique ou encore donner naissance à des *formations réactionnelles* (dégoût, honte, moralité, pitié) qui se constituent à ses dépens et sont faites de la même étoffe. Ces formations réactionnelles sont à la base de la *sublimation*. Grâce à la sublimation, la pression des pulsions perverses accroît l'efficacité psychique. Telle est également l'origine de l'activité artistique et de la formation du caractère. La disposition des enfants à une perversion polymorphe peut donc être considérée comme la source d'un grand nombre de vertus.

Freud s'exprime ainsi : « De quelle manière se font donc ces constructions capables d'endiguer les tendances sexuelles, et qui décident de la direction que prendra le développement de l'individu ? Elles se constituent vraisemblablement au dépens des tendances sexuelles de l'enfant... qui ont été détournées de leur propre usage et appliquées à d'autres fins... A ce processus on a donné le nom de sublimation, et il constitue l'un des facteurs les plus importants pour les acquisitions de la civilisation. »<sup>11</sup>

Les vertus ont ainsi la même origine que les symptômes et elles peuvent se présenter dans la névrose comme des symptômes : c'est le même reste pervers qui fournit les symptômes névrotiques : « Les symptômes se forment en partie au dépens de la sexualité anormale. Les névroses sont pour ainsi dire le négatif des perversions... Dans un cas bien caractérisé de psychonévrose, il est exceptionnel que se soit développée une unique pulsion partielle. Nous en trouvons généralement un nombre considérable et, habituellement, des traces de toutes. Le degré de développement de chacune, cependant, est indépendant de celui des autres. »<sup>12</sup> Un principe de perfection supérieur n'est plus nécessaire, à partir du moment où les plus grandes qualités humaines sont faites de la même étoffe que les vices.

Par cette conception de la sexualité, Freud blessait profondément le narcissisme de ses contemporains. Ces derniers acceptaient que l'homme fût vertueux de naissance, ce qui signait sa noble origine, et qu'il était corrompu par la société ; ou alors, la nature était mauvaise et l'homme par quelque côté

---

11 *Trois essais sur la sexualité.*

12 *Ibidem.*

(157)« surnaturel » y échappait ; en tous les cas, il était impensable qu'il tire ses vertus de cette nature suspecte. En outre, une certaine image de l'enfant servait de support à cette image idéaliste. Aujourd'hui encore, c'est la persistance d'une tendance à l'idéalisation qui empêche d'avoir accès à la notion de sublimation, notion éminemment malaisée à théoriser.

Pour conclure ce bref aperçu des *Trois essais*, il faut dire que c'est le livre de la pulsion – puisque c'est dans cet ouvrage que Freud cerne et fait progresser le concept – comme *L'interprétation des rêves* est le livre du désir, le rêve étant la réalisation d'un désir. Pulsions et désir qui seront toujours présentés par Freud sur des scènes séparées : les ouvrages où figurent l'un des mots ne contiennent pas l'autre ; c'est une règle sans exception et les exceptions ressemblent à des négligences. Ceci serait plus facile à saisir au lecteur francophone s'il existait d'autres termes pour traduire *Trieb* et *Wunsch*. *Le désir* se rapporte au regret d'une expérience passée et d'un objet perdu, c'est un « manque », et il se manifeste sur la même scène que le fantasme et le rêve... On voudrait le réaliser. *La pulsion*, elle, ne se réalise pas, car elle n'a rien de fantasmatique : elle vise un but, mais elle n'a ni but ni objet naturels. Seul Lacan pourra conjuguer comme il convient les deux notions autour de la fonction de la chaîne signifiante.

### **Le Witz**

*Le mot d'esprit dans ses rapports avec l'inconscient* a été écrit en même temps que les *Trois essais*. Freud se délassait de l'un en travaillant à l'autre. Freud applique dans cet ouvrage une méthode héritée de Charcot : examiner longuement une collection d'exemples qui permettent de dégager des types qui à leur tour permettent d'interpréter les formes frustes et hybrides. A la méthode des sciences naturelles vient s'ajouter l'interprétation. On trouve dans cet ouvrage les traces de ce que Freud avait constitué : une véritable anthologie d'histoires juives pour son propre usage.

Dès le premier exemple, il semble que nous ayons tout compris, mais il se trouve qu'il n'en est rien. Voilà, empruntée à Heine, l'histoire du joyeux pédicure Hyacinthe qui raconte comment il s'est trouvé un jour assis à côté du baron de Rothschild et, dit-il, « il m'a traité d'une façon toute famillonnaire ». Ce mot-valise est composé selon une technique exposée dans l'analyse des rêves : (158)la *condensation* qui appartient au processus primaire ; ce sont des éléments verbaux qui sont condensés grâce à la présence d'une syllabe identique (*mill-*) dans les mots « famille », « familial » et « million ». Pour des raisons phonétiques, l'effet est encore meilleur en allemand. Mais, en même temps, le jeu de mots suggère une pensée, un sens très facile à saisir. Ce sens, exposé sans jeu de mots est *intéressant*, il ne devient *spirituel* que grâce à certaines propriétés du jeu sur les mots. En outre, cet exemple débouche non pas sur une certitude, mais sur une question : comment cela est-il possible ? Il en résulte un plaisir particulier qui n'est ni satisfaction d'une pulsion, ni réalisation d'un désir, alors ce plaisir d'où vient-il ?

Une phrase normale a été soumise à la syntaxe du processus primaire et ce processus est « transféré » sur les éléments verbaux eux-mêmes. Evidemment,

on constate à quel point Freud était « lacanien » sans le savoir ; ceci est perceptible à ma connaissance dès le cas *Dora*. De l'exemple *famillionnaire* et de nombreux autres, Freud a dégagé deux thèses : la première concerne la technique ordonnée à la protection du plaisir, et la seconde thèse porte sur la nature même de ce plaisir.

Tout d'abord, le plaisir des jeux de mots est constitué par le fait de retrouver le pouvoir et la liberté qu'ont les enfants de jouer avec les mots, sans aucun souci du sens, selon les lois du processus primaire. Soit les mots d'esprit jouent avec les mots, soit ils jouent avec la logique, Freud disait les « concepts » mais, dans les deux cas, le plaisir rappelle la liberté de l'enfance. Or, précisément, l'adulte ne peut plus goûter ce plaisir innocent parce qu'un obstacle, le processus secondaire, s'y oppose ; il lui en barre le chemin à moins que... à ce jeu de non-sens s'ajoute une apparence d'intérêt pour une signification. Cet intérêt détourne l'attention, l'esprit critique, du plaisir propre au jeu infantile : sans lui ce plaisir serait refusé. Il n'est pas possible de distinguer si le plaisir vient du jeu sur les mots ou du sens : les deux éléments sont nécessaires. Le vrai non-sens constitue un cas limite : le fil littéral du texte affirme le non-sens, un autre fil par la voie des allusions atteint le sens profond à travers l'inconscient de l'auditeur. Ce que l'on se refuse dans ce cas, si le mot d'esprit est mauvais ou s'il n'est pas spirituel, c'est le plaisir parce que l'esprit critique n'a pas été désarmé par la technique adéquate.

Ensuite, la nature du plaisir s'explique par le principe de constance qui encourage la décharge des tensions. L'énergie consommée par les défenses (159)(contre le processus primaire) n'est plus nécessaire et se décharge librement. Tel est le cas des mots d'esprit innocents, car il en est d'autres, *tendancieux* (tendances au nombre de quatre : grivoises, agressives, cyniques et sceptiques) auxquels s'ajoute un plaisir d'une autre nature. Le plaisir qui résulte du jeu de mot s'ajoute au plaisir lié à la pensée voilée qui le sous-tend et s'exprime : les deux plaisirs ne s'ajoutent pas, ils se multiplient.

Enfin, l'étude du mot d'esprit ouvre des perspectives à l'esthétique, car le mot d'esprit n'est pas un symptôme, c'est un artifice ; et comme une oeuvre d'art, il respecte les défenses autant qu'il les trompe. De la même manière, dans une oeuvre littéraire, les pensées agréables et désagréables sont indissociables de la forme : la valeur esthétique ne tient pas aux pensées seules ; ces dernières peuvent n'être qu'un moyen accessoire dont l'art a besoin pour cacher son jeu sur la « forme », tout comme le jeu permet de faire passer une pensée trop audacieuse. Des qualités techniques sont nécessaires pour faire accepter un plaisir d'origine infantile.

Le processus primaire met sa marque sur le rêve, sur le mot d'esprit et sur la poésie, mais il y a encore une autre façon pour le désir d'agir dans la sphère du processus secondaire : c'est tout le domaine de l'imagination qui n'est pas situable dans la sphère de l'appareil psychique ; c'est un autre monde qui accueille même mieux que le rêve la fantaisie et la rêverie. « Le domaine de l'imagination est une réserve qui se forme lors du pénible passage du principe de plaisir au principe de réalité et qui fournit un substitut pour la satisfaction pulsionnelle qu'il a fallu abandonner dans la vie réelle. L'artiste, comme le

névrosé, s'est retiré d'une réalité insatisfaisante dans ce monde de l'imagination, mais à la différence du névrosé il savait comment retrouver le terrain solide de la réalité. Ses oeuvres, comme les rêves, sont la satisfaction imaginaire de ses souhaits inconscients - mais elles sont calculées pour provoquer l'intérêt et la sympathie des autres. »<sup>13</sup>

L'ouvrage envisage le *mot d'esprit*, le *comique* et l'*humour* qui supposent successivement trois, deux et une seule personne. Si le premier est essentiellement un jeu sur les mots qui par la technique et l'esthétique font accepter un message autrement censuré, en revanche le comique est le plus souvent de nature non pas verbale, mais bien physique : il met en scène (160) l'image du corps dans toute sa maladresse. Celles-ci peuvent révéler chez celui que l'on trouve « comique » : le clown, celui qui fait une chute (les chutes constituent un thème comique inépuisable), celui qui porte des chaussures trop grandes... rappelle une difficulté enfantine propre à l'image du corps que les spectateurs ont dépassée ; ce qui les fait rire, c'est l'épargne que constitue leur sentiment de supériorité en relation avec le contrôle du corps et de son image.

L'humour est une manière de s'élever au-dessus de soi-même et de ses difficultés ; il faut noter que les trois situations, esprit, comique et humour supposent une certaine souffrance. C'est certainement le cas de l'humour, où la personne dans un suprême effort de distance par rapport à elle-même, se prend comme objet de dérision. L'humour est une faculté inégalement répartie dans l'espèce humaine ; elle tient notamment à la manière dont les parents ont « élevé » avec succès un enfant au-dessus des difficultés du début de son existence.

Il est un constat que Freud fera en d'autres domaines de l'art que le mot d'esprit, la littérature par exemple, et qui nous donne un précieux éclaircissement : la critique d'art peut avoir pour but de servir nos résistances en nous leurrant sur quelque problème accessoire. L'art a besoin de défenses analogues : l'artiste capte notre attention sur un point pour nous rendre plus réceptif sur un autre.

Je passe à regrets sur la *Gradiva* de Jensen, *Le Moïse*, *Le petit Hans*, *L'homme aux rats*, *L'homme aux loups*, *Léonard de Vinci*, le cas *Schreber*, ainsi que les relations de Freud avec Jung. Ces thèmes demandent plus que quelques remarques et constituent en eux-mêmes des pans de théorie incontournables. Je voudrais en revanche dire quelques mots de la *sublimation*. Nous avons vu précédemment que Freud mettait en garde contre la confusion qui pourrait intervenir entre l'idéalisation de l'objet et la sublimation des pulsions. Précisément, il se produit chez Freud un changement qu'il commente personnellement de la manière suivante.

Depuis la publication des *Trois Essais*, Freud ne laisse plus entrevoir les éléments de sa vie personnelle : il ne fait plus aucune confiance au lecteur sur la manière dont il s'arrange avec ses résistances personnelles. Il dit à ce sujet : « Je n'ai plus maintenant aucun besoin de dévoiler complètement ma personnalité, et vous avez correctement rapporté ce fait à sa cause

---

13. S. Freud, *Ma vie et la psychanalyse*.

(161)traumatique. Depuis l'affaire Fliess, que vous m'avez vu récemment occupé à surmonter, ce besoin a été supprimé. Une part d'investissement homosexuel a été retirée, et elle a servi à agrandir mon propre moi. J'ai réussi où le paranoïaque échoue. »<sup>14</sup> Ce dont il s'agit, c'est la sublimation, mot apparu dans les *Trois Essais*. Freud reprendra ces questions dans *Léonard de Vinci et le Président Schreber* : la sublimation d'une part, ses rapports avec l'homosexualité et avec la paranoïa de l'autre.

### Les oeuvres sociales de Freud

Il y a enfin les oeuvres sociales de Freud : *Totem et Tabou*, *Malaise dans la civilisation*, *L'avenir d'une illusion*, *Pourquoi la guerre ?* Déjà avant qu'il fut question de psychanalyse, Freud avait noté le caractère « antibiologique » de la civilisation. Il écrivait à Martha en 1883 : « La canaille donne libre cours à ses appétits, et nous, nous nous privons. Nous nous privons afin de maintenir notre intégrité, nous ménageons notre santé, notre capacité de jouir de la vie, nous nous gardons pour quelque chose sans même savoir quoi. » (Correspondance). Les paradoxes de la névrose obsessionnelle, les mystères du sentiment de culpabilité demandent sans doute un autre principe (que celui de plaisir ou de réalité). Pourquoi l'homme s'interdit-il la jouissance ? La solution épicurienne n'est pas suffisante (se priver augmente la capacité de jouir des choses par la suite). Il y a des interdits qui ne viennent pas de calculs intéressés et qui doivent reposer sur autre chose que sur les mythes religieux : ils sont les « reflets du fonctionnement intérieur de notre psyché » et il faut donc que l'interdit soit d'abord une réalité psychique. L'inceste est le modèle de tous les interdits ; il a l'évidence impénétrable des véritables impératifs. Il n'y a pas de pourquoi à l'interdit. Le second de ces interdits est celui du parricide.

Si l'homme de la nature devait être un « sauvage sans inhibitions », Diderot avait déjà eu cette idée, l'ethnographie montre des primitifs encore plus ligotés que nous dans d'inexplicables tabous et des interdictions totémiques plus strictes que les impératifs de la culture. Freud se heurte de plus en plus à ce qui va devenir le problème du *Surmoi*. Les jugements de la conscience (162)morale ont un fondement obscur à chercher du côté de l'inconscient. Ils s'imposent sans avoir besoin d'explication ni de justification : en cela, ils sont identiques aux *tabous* dont les primitifs ne peuvent rendre aucun compte, pas plus que les obsessionnels ne peuvent rendre compte de leurs pensées compulsives. Les coutumes archaïques sont donc à rapprocher de certains traits de la névrose obsessionnelle et l'abandon ou la réfutation du totémisme n'a pas entamé le problème des interdictions oedipiennes et du monde fantasmatique qui les accompagne, car on observera que les interdictions totémiques correspondent aux interdictions de l'Oedipe (ne pas tuer le totem, ne pas avoir de relations sexuelles avec un partenaire appartenant au même totem). Freud tente de leur donner un fondement historique (préhistorique). Il imagine un mythe : un jour, les fils tuèrent le père primitif et le mangèrent, il s'ensuivit une nouvelle organisation sociale fondée sur la culpabilité. On a contesté, sans peine, la vérité objective de ce récit. Vérité objective ou non ?

14 Lettre du 6 octobre à Ferenczi.



Freud préfère tenir pour la croyance à la vérité objective, la raison en est, selon lui, la suivante : l'homme primitif n'était pas inhibé et n'avait donc pas besoin de fantasmer au lieu d'agir.

La transgression originelle – mythique ou non –, l'image culpabilisante du père mort, c'est cela que les constructions de *Totem et Tabou* essayent de mettre en place. C'est l'aboutissement de l'analyse des obsessionnels, du même coup des attitudes religieuses et la première approche d'une question qui va prendre de plus en plus d'importance : celle de la culpabilité. En recourant à la réalité pour fonder l'interdit de l'inceste, Freud n'est ni le premier, ni le dernier qui ait donné de cette difficulté une explication qui repose sur un cercle vicieux. Dans un passage essentiel du fait qu'il définit la position analytique, Freud nous fait part de sa préoccupation : « On ne doit jamais se laisser égarer au point d'appliquer les critères de la réalité aux formations psychiques refoulées, ni par conséquent de sous-estimer l'importance des fantaisies dans la formation des symptômes sous prétexte qu'elles n'ont pas de réalité. Par exemple, il ne faut pas chercher une origine à un sentiment de culpabilité, quand il est clair qu'aucun crime réel ne peut être mis en évidence. On est tenu d'user de la monnaie qui a cours dans le pays qu'on explore, et dans notre cas, c'est la monnaie névrotique ». C'est là que Freud donne l'exemple du père qui « était mort et ne le savait pas ». Le sentiment de culpabilité dans le rêve n'a pour objet que le voeu fantasmatique du rêveur.

(163) Une chose est claire et certaine : si Freud place une réalité *dans la préhistoire*, ce n'est certainement pas pour l'introduire *dans l'analyse*, c'est évidemment pour l'en écarter. Il n'y a donc aucune contradiction, au contraire, entre *Totem et Tabou*, où il exige un fait réel pour fonder la culpabilité, et l'article contemporain sur le « fonctionnement des deux principes »<sup>15</sup>, où il élimine cette hypothèse et exige que la culpabilité soit fondée sur le fantasme. Autrement dit, même dans le cas où ce qui est mis en cause par le discours de l'analysant est arrivé dans la réalité – même s'il n'est pas équivalent que cela soit ou non advenu réellement – ce qui importe pour la psychanalyse désormais, c'est ce qu'un sujet en a fait et ce qu'il peut aujourd'hui reprendre à son compte de ce qui fut finalement également de sa part un choix.

---

15 Formulations sur les deux principes du fonctionnement psychique (1911).